

THIERRY DORR

LE BOIS DU
GRAND ESPRIT

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :

<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042538415

Dépôt légal : août 2026

Préambule

Jason nota sur le petit calepin d'ébauches de ses dessins à la date du 18 août 1942 « *demain, je vais devoir me battre contre un ennemi que je ne connais pas, mais ne pas être blessé, ni encore moins mourir. Je ne connais même pas ce territoire de l'autre côté de l'océan, Dieppe, où il faut me battre. Le Grand Esprit me donnera le courage du brave* ». Ce n'était pas sa guerre de fait, mais il était là par la force des événements, contre son gré et à des milliers de kilomètres de chez lui, de l'autre côté de l'océan et si loin de ses montagnes boisées du Canada. Car Jason est un Indien sioux comme son grand-père Lynx Agile. Mais un soldat canadien enrôlé par la décision d'un tribunal de justice. Celle des blancs.

Il n'avait pas la notion des mots « *ennemis inconnus* », ni « *guerre mondiale* ». Certes, il chassait, mais par nécessité et sans le plaisir de tuer qu'il assimilait à de la cruauté. Voire une certaine forme d'irrespect absurde de la nature offerte quand cela devenait une frénésie qu'il avait déjà vue avec dégoût. Une proie animale n'était pas un ennemi, au contraire. C'était, certes, un danger parfois, mais aussi une providence. La guerre est différente de la chasse.

Il connaissait l'affût de la proie d'un cerf ou autre animal sauvage, la patience du moment opportun. Et aussi de ne pas être repéré par un ours adulte à l'odorat aussi fin que sa terrible colère d'avoir un intrus sur son territoire. Ce qui ne manquait pas de péril pour l'ours avec un homme armé d'une vieille carabine de chasseur, mais également pour l'homme s'il venait à se faire surprendre.

À ce moment présent, l'ours n'était pas le péril. C'était cet ennemi dont il ne savait que bien peu sauf qu'il était détesté,

haï mais aussi armé de mitrailleuses, de canons, de grenades et autres armes de guerre dont Jason n'avait aucune notion, ni de leurs ravages, ni comment les éviter ou pire les contrer, voire y échapper. Jason n'avait que sa ruse de Sioux apprise auprès de grand-père et son courage enseigné et affirmé. La force et l'agilité de son jeune âge n'étaient que les seuls atouts avec lesquels Jason escomptait de ne pas être sacrifié. C'était ce qu'il pensait et son instinct indien lui permettrait d'éviter la peur et de ne pas être hésitant. Car celui qui n'a que de la crainte devient imprudent et vulnérable, Jason le savait.

Il pensait à ses arbres gigantesques qu'il aimait tant et à cette nature si généreuse. À son grand-père, à Mawa, la vieille femme indienne Dakota, qui habitait leur cabane au Canada là-haut sur les hauteurs dans cette forêt si vaste, si peuplée d'espèces animales libres, sauvages. Et surtout assez loin du tumulte d'une ville d'une effervescence croissante dans la vallée et qu'il pouvait apercevoir depuis le surplomb d'un rocher plat le soir. Jason aimait pourtant s'y rendre chaque semaine pour y vendre ses réalisations de bois.

Jason aimait travailler le bois, ce bois qu'il trouvait à foison, à sa merci, au discernement de ses essences, de sa structure à respecter, et de la ciseler, de la façonner, de la sculpter. À lui donner une représentation recherchée puis à la polir ensuite à la pierre grise et enfin la lisser avec une peau ointe de suif. Si finement que l'on pouvait glisser sa main comme sur le galet d'un ruisseau sans jamais rencontrer un accroc, ni une esquille, ni encore moins une écharde de bois. Mawa créait des couleurs pour leur peinture, à l'aide de son savoir de la couleur et des pigments que la nature proposait comme ce bleu si unique qui provoquait l'admiration de tous.

Tandis que Jason était à ses pensées, le sergent-chef hurla à la compagnie sur le pont du bateau :

— Préparez-vous, soldats canadiens. Embarquement dans les barges dans cinq heures, et remuez-vous le cul à vérifier votre barda et votre fusil, vos munitions. Vous serez parmi les

premiers à être sur la plage. Bougez-vous que diable, sinon demain vous irez le voir en enfer.

Et tonitruant de plus belle :

— Toi, l'Indien, tu seras le premier à sortir de la barge, tu m'as compris, sale Indien.

En désignant Jason d'un doigt tendu crispé avec un sourire narquois.

Jason se dit qu'en plus d'un ennemi en face sur la plage, il y en avait un autre sur ce bateau. Au moins pour celui de la plage, il avait un fusil et son arc pour se défendre, mais pour celui du bateau, il n'avait aucune arme excepté que de se taire et de subir. Jason n'était pas un soldat canadien comme les autres. Il était Indien sioux.

Durant la traversée sur le bateau, il avait fait de son mieux pour être discret avec les autres soldats. Docile aux corvées multiples imposées par ce sergent-chef qui s'acharnait sur lui parce qu'il était Indien non volontaire. Et il y avait une raison que le sergent-chef connaissait à l'évidence. Jason aussi bien sûr.

Tandis qu'il s'attachait à une corvée supplémentaire et inutile, mais exigée par le sergent-chef, il se retourna brusquement vers lui avec un regard expressif fixe puis se mit à rire doucement. Ce qui agaça le sergent-chef. Jason s'adressa alors au sergent-chef et lui dit calmement et droit dans les yeux en langue sioux « *ton scalp pourrait être un jour mon trophée, car tu es un ennemi des Sioux* ». Le sergent-chef décontenancé de ne pas comprendre ce langage tourna le dos et s'éloigna en maugréant. Il avait ressenti un *je ne sais quoi* qui l'avait déconcerté, presque effrayé, lui le sergent-chef rigide dans son commandement et craint par tous. Son animosité et antipathie pour cet Indien n'en étaient que renforcées, mais aussi une méfiance étayée de crainte.

Le sergent-chef savait que l'Indien n'était pas volontaire. Le capitaine Clarq lui avait rapporté ce fait acquis, mais pas la raison pour laquelle il avait été affecté dans sa compagnie,

ni le fait d'avoir un fusil à lunette et un arc et des flèches. Le sergent avait vivement protesté et avec véhémence, car les non volontaires sont des trouillards, des mauvais soldats et des déserteurs à son appréciation de vrai soldat. Le capitaine lui avait rétorqué :

— Uniquement après le débarquement, vous voudrez bien alors me le confirmer dans ce cas, sergent-chef ! Mais uniquement qu'après. Disposez !

Le sergent-chef réajusta sa tenue et commença sa dernière inspection de la compagnie avant l'ordre du débarquement imminent. Toujours vociférant et hurlant à tout va, et de dépit de cet ordre du capitaine.

Livre 1

Lynx agile dit Porou, grand-père, Indien sioux

Gand père avait accepté, un jour de tristesse, Mawa qui n'avait plus de famille et avait quitté les siens en vivant dans le désarroi de sa pauvreté, mais sans mendier dans un camp de familles indiennes au Canada. Elle vivait ainsi à la cabane avec grand-père et s'affairait aux tâches du bon entretien du lieu, de la préparation des peaux au tannage à faire et aussi de sécher la viande pour l'hiver, de récolter des fruits rouges ou des champignons de la forêt. Mawa connaissait aussi les plantes aromatiques ou non que l'on pouvait utiliser en cuisson ou surtout pour en faire des décoctions ou baumes guérisseurs de maux divers. Une connaissance apprise dans sa tribu lorsqu'elle était l'une des leurs avec son grand-oncle guérisseur. Un vieil Indien qui avait été, jadis, un jeune guerrier de la tribu et qui avait appris du chaman les pouvoirs des plantes, de la nature.

Mawa ne parlait quasi jamais, échangeant souvent avec des gestes de la main ou une attitude ou un regard si perçant qu'il en devenait persuasif. Jason avait d'ailleurs beaucoup appris de Mawa durant ses années d'adolescent de mars à octobre à la cabane.

Grand-père était allé à la petite ville de la vallée avec un cheval et une carriole attelée. Mais pas son cheval, ni sa carriole. Non, celui des bûcherons associés entre eux, mais dépendants de la scierie. Grand-père était le cuisinier de la confrérie des bûcherons, si l'on peut dire, mais aussi tantôt leur souffre-douleur en insultes stupides quand ils étaient ivres ou tantôt dans leurs réveils matins encore imbibés avec

des mots que lui seul pouvait trouver pour les apaiser de leur sort d'un labeur ingrat, mal payé parfois si la journée avait été piètre en coupes de la journée. Et tellement dangereux parfois à faire descendre les billes de bois avec des toboggans construits à l'astuce du terrain et de la pente. À l'aléatoire anticipé en quelque sorte, mais parfois incompatible avec la grosse gueule de bois. Grand-père veillait sur eux, son gagne-pain en accessoire en fait, et si certains n'avaient que bien peu de respect pour lui, ils acceptaient au moins sa présence. Quelque part son utilité dans leur association de bûcherons. Mais ce n'était qu'un Indien, pas un Canadien comme ces bûcherons. Juste un cuisinier adroit en paroles et en agréments des plats servis avec des ressources de la forêt, comme les champignons que Mawa cueillait et qui relevaient avec bons goûts, appréciés, des gibiers mijotés. Et, en guise d'accompagnement, des légumes ou féculents divers ajoutés et achetés à la petite ville par grand-père. Le bûcheronnage ne durait que le printemps arrivé, l'été, et le début de l'automne.

L'hiver, la neige tombait en telle abondance qu'il était impossible de bûcheronner. Ni de faire descendre les billes de bois. Certains avaient essayé, mais y ont laissé soit la vie, soit une jambe, soit un bras et même la raison à force d'un courage trop insensé. La forêt montagneuse en hiver n'a pas de répit du froid ni du vent glacé, ni de la neige épaisse et si drue que les pattes du cerf s'enfoncent jusqu'au poitrail. L'ours hiberne. Seuls les animaux légers peuvent encore se déplacer et se terrer pour éviter les prédateurs volants ou lestes à quatre pattes aux regards perçants et odorats fins. Ou alors, les quelques meutes de loups, les renards et autres plus petits carnivores qui laissent leurs traces éphémères dans la neige comme le témoignage de leurs existences, mais aussi de leurs appétits voraces que le plus vulnérable subira. La loi de la forêt. Seul l'homme malin y échappe. Sauf si son imprudence et son manque de vigilance font de lui une proie potentielle. Une arrogance de témérité par trop dangereuse.

La cruauté animale est tout aussi naturelle, comparable à celle de l'homme pour se nourrir. Un territoire commun

qui donne l'avantage à l'animal en hiver neigeux parce que l'homme impudent qui en ignore le danger a perdu son aisance de mobilité, de supériorité aussi quelque part.

La cabane

le grand-père de Jason était arrivé au Canada vers sa trentaine d'années à venir dans les années 1890 dans une cabane occupée alors par un vieux trappeur canadien et qui l'avait accueilli. Le vieil homme, dont les capacités physiques s'étiolaient chaque jour, lui avait dit :

— Comment t'appelles-tu, de quelle tribu, de quel lieu, quel est le nom de ton père et celui de ton grand-père ?

Grand-père s'exécuta et lui décrit sa tribu, sa famille, le lieu de son camp. Et lui dit qu'il s'était échappé d'une réserve sioux depuis que les autorités avaient chassé les Indiens de leurs terres, et donc exilés.

Le vieux trappeur le fixa longtemps, semblant s'interroger quant à sa réponse, puis reprit la parole :

— Tu peux rester ce soir. J'ai un ami qui doit venir me voir demain et j'ai à parler avec lui et seul. Tu iras dormir près du torrent. Demain à l'aube, tu prendras le sentier à droite de la cabane vers un énorme rocher à pic haut vertical de trente mètres. Tu le contourneras par le bas puis tu prendras le sentier juste après sur sa gauche qui te mènera à la cabane des frères Baltor à vingt minutes de marches. Ce sont de vieux trappeurs comme moi. L'un des deux a une jambe qui a été cassée jadis et boite depuis difficilement, l'autre est malin pour la traque mais n'a plus les forces de les mettre en ballots. Tu vas les aider deux ou trois jours et tu reviendras ici.

Au bout de trois jours, Grand-père est revenu chez le vieux trappeur.

— Ainsi, tu n'as pas de gîte fixe, ni couvert, je le vois et que tu es bien un Indien sioux évadé d'une réserve pour fuir la perte de votre identité sioux. Alors tu peux rester ici et en échange tu travailleras pour moi durant mes vieux jours. Et

ensuite, la cabane sera à toi quand je ne serai plus là. J'irai avant au bureau du shérif à la ville pour officialiser cela, mais sans toi, car je ne suis pas sûr qu'il accepte si tu es indien. Alors, je dirai que tu es un neveu lointain orphelin et personne ne viendra vérifier. Crois-moi. Et une vieille cabane dans les bois et la montagne en hiver ne fait pas d'envieux. J'ai gardé de vieux documents de ma famille qui feront l'affaire pour créer un neveu.

Grand-père avait accepté, il s'était échappé d'une réserve d'Indiens, sous la coupe de l'état américain, avec bien peu de perspectives favorables pour une vie meilleure que celle qu'il aurait vécue dans sa tribu en homme libre.

Grand-père que le vieux trappeur appelait « *Porou* » en référence à sa peau rouge, avait la force de sa jeunesse, le courage du guerrier sioux appris auprès de son propre père, la droiture innée de la société tribale indienne, le respect de la nature si généreuse. Et aussi l'ambition d'une famille à établir ici, une fois installé avec l'assurance que le lieu était propice pour sa sécurité.

Porou s'affairait chaque jour à la pose de pièges, au fumage et séchage de la viande, au tannage des peaux, à l'abattage du bois pour l'hiver, mais aussi de le stocker pour le vendre aux autres vieux trappeurs ou l'échanger contre des peaux. Au printemps et en été, Porou se rendait à la petite ville une fois tous les deux mois pour vendre les peaux et acheter du sel, de la farine, des bougies, des mèches, le whisky du vieux trappeur, du tabac, des outils divers au drugstore tant achalandé de tout ce qu'il avait besoin. Et des cartouches pour le vieux fusil du trappeur. Il évitait les lieux comme les bars et se montrait le plus discret possible en s'habillant de vêtements de toiles comme les hommes canadiens et s'affublant d'une toque de trappeur. Il éludait les rencontres et s'abstenait de parler inutilement. Il ne restait que le temps de ses achats nécessaires et de la vente de peaux. Ce qu'il aimait particulièrement au drugstore, c'était les outils du travail sur bois tant en menuiserie qu'en ciselure du bois.